

Buhez Breiz

Revue Bilingue d'Action Bretonne



- MOULLET E TI LAJAT -
- MONTROULEZ -

Le Numéro : 0 fr. 75

Buhez Breiz

(LA VIE DE LA BRETAGNE)

Revue mensuelle d'études pour la défense des intérêts nationaux : intellectuels, économiques et artistiques de la Bretagne.

RÉDACTION :

Rédacteur en chef : Pierre Mocaër

Daniel Bernard — Léon Le Berre — Docteur Caradec — Yvon Crocq — Pol Diverrès — Maurice Duhamel — Marquis de l'Estourbeillon — Fanch Gourvil — Jules Gros — Loeiz Herrieu — Alfred Lajat — Erwan Marec — Emile Masson — Louis Nicolas — François Vallée.

La Revue est rédigée en breton et en français.

Les manuscrits ne sont pas rendus, sauf convention contraire.

L'orthographe bretonne est celle de l'*Emgleo ar Skrivagnerien* pour le breton général et celle de la grammaire Guillevic et le Goff (tendance *Dihunamb*) pour le dialecte vannetais.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Tous les droits de reproduction, traduction et adaptation sont strictement réservés.

Il sera rendu compte de tout livre, quelle qu'en soit la langue, intéressant la Bretagne ou les pays celtiques et dont deux exemplaires auront été adressés à M. Pierre Mocaër, 33, Place du Château, Brest.

Prix du numéro : 0 fr. 75 (Etranger : 1 fr.)

Prix de l'abonnement annuel : 8 francs (Etranger : 10 francs)

Les abonnements partent du 1^{er} Janvier et du 1^{er} Juillet et sont payables d'avance.

TARIF DES ANNONCES :

1/16^e de page à l'année : 36 francs. — Pour une seule fois : 4 francs.

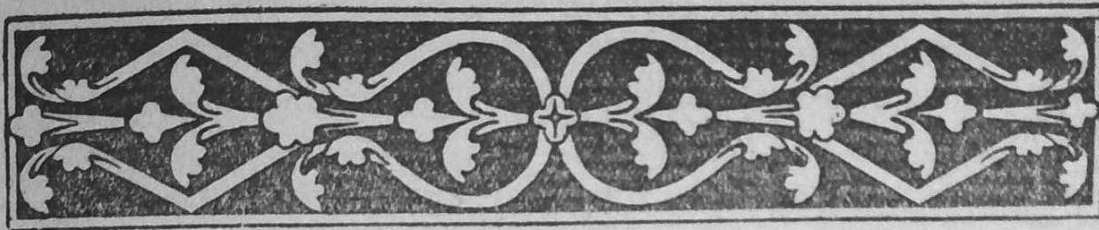
1/8^e de page à l'année : 60 francs. — Pour une seule fois : 8 francs.

Pour d'autres conditions on traitera à forfait. Adresser les annonces à A. LAJAT, imprimeur-gérant, 31, Rue des Fontaines, Morlaix.

Adresser tous Manuscrits, Correspondances et Mandats, à M. LAJAT, Imprimeur, Rue des Fontaines, à Morlaix.

SOMMAIRE :

Thomas Davis.....	<i>Notre Langue Nationale.</i>
E. Masson.....	<i>Adieux de Lemordant.</i>
Maurice Duhamel.....	<i>La Musique Celtique.</i>
F. Vallée.....	<i>L'Art Irlandais à l'Exposition de Dublin.</i>
Jules Gros.....	<i>Dek devez e Verdun.</i>
Erwan Marec.....	<i>Sur la Tombe d'une Naufragée.</i>
François Vallée.....	<i>Giziou ar Gelled koz.</i>
	<i>Bibliographie.</i>
	<i>Chronique.</i>



Notre Langue Nationale

par Thomas DAVIS

(TRADUCTION ET NOTES DE PIERRE MOCAËR)

L'article dont nous donnons aujourd'hui une traduction et qui est devenu classique en Grande-Bretagne et en Irlande (1) est dû à Thomas Davis, mort en 1845, à l'âge de 34 ans.

O'Connell, usé et vieilli par la lutte pour obtenir l'émancipation des catholiques, privés alors des droits politiques dans un pays où ils étaient pourtant l'immense majorité, craignait de compromettre les résultats acquis en présentant de nouvelles demandes. Il était même devenu partisan d'une entente avec les partis anglais. C'est alors que, vers 1842, un groupe de jeunes enthousiastes résolut de défendre l'idée nationale irlandaise et d'instruire les masses irlandaises pour les conduire à la liberté. Considérant l'Irlande avant tout, ils firent abstraction de toute idée de parti, race ou religion. Les uns étaient catholiques et d'humble origine, d'autres comme Thomas Davis, le plus célèbre d'entre eux et l'une des figures les plus nobles de l'histoire d'Eire, étaient protestants et appartenaient à la classe riche d'origine étrangère ; Davis était du reste celte, étant de descendance galloise. Le nouveau mouvement reçut le nom de « *Jeune Irlande* » et donna au pays un sursaut d'énergie et de loi en ses destinées.

LES individus sont toujours le plus appréciés en raison de leurs qualités particulières et originales. Un homme qui ne peut parler que de choses ordinaires et n'agir que par routine a peu de poids. Parler, avoir l'air et faire ce que l'âme commande de ses profondeurs, sont des signes de grandeur que tous les hommes comprennent et reconnaissent. Les dires d'un tel homme ont plus d'influence que le raisonnement de celui qui est ordinaire et ne fait qu'imiter les autres. Il remplit le cercle où il se meut de confiance. Il se possède, est ferme, précis et entreprenant. De tels hommes sont les pionniers de la Civilisation et les rois du cœur humain.

Pourquoi les nations ne seraient-elles pas jugées ainsi ? L'exercice de toutes ses tendances naturelles n'est-il pas essentiel à la grandeur d'un *peuple* ? Faites violence aux coutumes, aux costumes, à la langue et à la constitution de la Russie, de l'Italie, de la Norvège ou de l'Amérique et vous empêchez la croissance de l'esprit de ces peuples et le déformez.

1. Les points saillants de cet article ont été résumés dans un livre publié en 1916 par le Département gallois du Ministère britannique de l'Instruction Publique pour être répandu dans les écoles du Pays de Galles, *A Nation and its Books*.

La langue qui croît avec un peuple est adaptée à ses organes, répond à son climat, à sa constitution et à ses mœurs, elle est inextricablement mêlée à son histoire et à son sol et est propre plus que nulle autre à exprimer ses pensées dominantes de la manière la plus naturelle et la plus satisfaisante.

Imposer une autre langue à un tel peuple revient à lancer son histoire à la dérive au milieu des accidents des traductions — c'est déraciner son identité de partout — c'est substituer des signes arbitraires à des noms pittoresques et suggestifs — c'est abolir l'héritage des sentiments, et séparer la nation de ses ancêtres par un gouffre profond — c'est corrompre jusqu'à ses organes et diminuer son pouvoir d'expression.

La langue de la jeunesse d'une nation est la seule facile et complète pour son âge mûr et sa vieillesse. Et quand la langue de son berceau disparaît, c'est qu'elle réclame une tombe.

Qu'a à faire un Russe avec le langage mélodieux de l'Italie ou celui de l'Inde ? Comment un Grec pourrait-il déformer ses organes ou son âme pour parler hollandais sur les flancs de l'Hymette, la plage de Salamine ou au désert où s'éleva Sparte autrefois ? Et convient-il au Celte enthousiaste et aux organes délicats d'abandonner sa belle langue, docile et vive comme un pur-sang arabe, « douce comme la musique, forte comme la vague » — lui convient-il donc d'abandonner cette langue sauvagement liquide pour le métis de cent races qu'est l'anglais qui, quoique puissant, craque et malmène le Celte qui essaye de l'usiter ?

Une nation sans une langue à elle n'est qu'une demi-nation. Une nation devrait garder sa langue plus que ses territoires — c'est une barrière plus sûre et une frontière plus puissante que n'importe quelle forteresse ou rivière.

Et dans les temps raisonnables, on a toujours pensé ainsi. Qui aurait osé proposer l'adoption du perse ou de l'égyptien en Grèce — ah ! comme Périclès aurait fulminé contre le Barbare ! Comme Caton aurait chassé du Forum à coups de verges celui qui aurait voulu donner aux Romains la langue des Hellènes ou celle des Celtes ! Combien fièrement et noblement l'Allemagne a arrêté les projets insidieux du français chez elle ! Et elle n'eut pas plutôt réussi que son génie, secoué jusqu'alors dans un cauchemar de fièvre, a surgi jeune et triomphant (1).

1. Il est certain que le jour où l'Allemagne a repris conscience de la nécessité de cultiver la langue usitée par ses classes populaires et a lutté contre l'envahissement du français, elle est redevenue dangereuse et nous l'a bien prouvé depuis. Pour vivifier la Bretagne, il lui faut de même cultiver, non seulement le français, ce que nous souhaitons tous, mais aussi le breton, organe de son Tiers-Etat et de ses paysans et qui est aussi une langue française.

Si Pyrrhus avait écrasé l'Italie, si Xerxès avait dominé la Grèce assez longtemps pour y imposer de nouvelles langues, où serait la littérature qui a donné des titres de noblesse au genre humain ? Même la liberté reconquise aurait été malade et compromise sans la langue avec laquelle elle avait chassé dans les bois, adoré aux autels couverts de fruits, conféré sur la colline du conseil et rugi à l'assaut de l'ennemi.

Il est un beau chant des Saxons qui décrit :

« *La Langue liée à la Liberté* ».

Perdre sa langue maternelle et apprendre celle de l'étranger, est le pire signe de conquête, c'est la chaîne fixée à l'âme. Avoir perdu complètement la langue nationale, c'est la mort ; les fers ont pénétré jusqu'à l'os. Aussi longtemps que le Saxon conserva son parler germanique, il put espérer reprendre son pays au Normand ; maintenant, s'il veut être libre et se gouverner lui-même, il lui faut se refaire un nouveau foyer. Il y a de l'espoir pour l'Ecosse — beaucoup d'espoir pour le Pays de Galles — un espoir certain pour la Hongrie (1). La langue de l'étranger n'est pas universelle dans le premier de ces pays, est vaillamment tenue en échec dans le second ; est presque expulsée du troisième.

Comme il est choquant — corrompant pour nous qui sommes pour les trois-quarts de sang celtique, de parler un mélange de dialectes, teutoniques. Si, du reste, nous ajoutons les Celtes écossais qui revinrent ici du XIII^e au XVII^e siècle et les Celtes gallois, qui ont colonisé beaucoup de régions du pays de Wexford et autres comtés du Leinster, aux Celtes qui n'ont jamais quitté l'Irlande, probablement cinq sixièmes ou plus, de nous sont Celtes. Qu'avons-nous donc à faire avec le Norman-Sassenagh ?

.....

Rien ne peut nous faire croire qu'il est naturel ou honorable pour les Irlandais de parler la langue de l'étranger, de l'envahisseur, du tyran saxon et d'abandonner la langue de leurs rois et de leurs héros. Quoi ! rejeter la langue de l'Ollave Fodla (2) et de Brian Boru (3), la langue de

1. L'exemple de la Hongrie a toujours été suivi avec beaucoup d'attention en Irlande et souvent proposé aux Irlandais. La doctrine initiale du Sinn Féin, exposée par Arthur Griffiths, en 1904, s'appelle la « *Hungarian Policy* ».

2. C'est au roi Ollamh Fo'dla [pr. Ollav Fola] qu'est dûe l'institution des assemblées nationales de Tara, dont les comptes-rendus étaient jalousement conservés.

3. Roi qui brisa la puissance des Scandinaves à la bataille de Clontarf [1014], près de Dublin et y mourut glorieusement.

Mac Carty (1) et des O'Nials (2), la langue de Sarsfield (3), Curran (4), Mathew (5) et de l'adolescence d'O'Connell pour celle de Strafford et de Poyning, Sussex, Kirk (6) et Cromwell. Non, oh non ! « les jours meilleurs luiiront certainement » et le drapeau vert flottera sur nos tours et la douce vieille langue sera entendue de nouveau dans les collèges, aux marchés et au Sénat.

Mais, même si les efforts pour la sauver comme langue nationale ne réussissent pas, par cette tentative nous sauverons du naufrage sa vieille littérature et transmettrons à nos descendants la preuve que nous avons, nous aussi, une langue aussi propre à exprimer les idées d'amour, de guerre, d'affaires et de plaisir que n'importe laquelle de celles que le monde a connues et que nous n'avons pas eu l'énergie et le patriotisme de la conserver.

Si Swift avait su l'irlandais, il en aurait jeté la semence à côté de ce patriotisme qu'il a planté et la fin du siècle dernier aurait vu l'un aussi florissant que l'autre. Si l'Irlande s'était servie de l'irlandais en 1782 (7), n'aurait-il pas gêné notre reconquête par l'Angleterre ? Mais il n'est pas encore trop tard.

Pour *vous*, si le parler mélangé qui s'appelle l'anglais a été mis avec les bonbons sur votre langue d'enfant, l'anglais est la meilleure langue de votre âge mûr. Et cependant, plutôt, dans ce cas vous êtes à plaindre. Les collines, les lacs et les rivières, les forts et les châteaux, les églises et les paroisses, les baronnés et les comtés autour de vous ont tous des noms irlandais — noms qui décrivent la nature du paysage et du sol, le nom du fondateur, du chef ou du prêtre ou le fait historique saillant de l'endroit. Pour vous, ce ne sont là, hélas, que des noms difficiles à prononcer et sans signification.

Et pourtant, il serait bon que vous les connaissiez. Ce savoir serait une topographie, et une histoire et un roman, marchant à vos côtés et

1. Prince du Sud vainqueur des envahisseurs anglo-normands à Callan près Kenmare, 1261.

2. Famille royale de l'Ulster, dont les membres les plus célèbres furent peut-être Shane an diomais, ou Jean le Fier, qui tint tête à Elizabeth elle-même et Hugh O'Neill, vainqueur des Anglais à la bataille du Gué Jaune [1598] et qui faillit arracher l'Irlande à l'Angleterre.

3. Patrick Sarsfield, général irlandais, trahi par les Anglais, embarqua pour Brest où, avec plus de 20.000 de ses compatriotes, il s'engagea dans l'armée française. Mort pour la France à Landen, 1693.

4. Patriote de l'Ulster ; joua un grand rôle dans les mouvements sympathiques à la Révolution française qui éclatèrent en Irlande. Sa fille Sarah était fiancée à Robert Emmet qui fut pendu pour rébellion.

5. Théobald Mathew, prêtre, apôtre de la tempérance, commença sa campagne en 1838.

6. Chefs des troupes anglaises de conquêtes, tristement fameux par leurs cruautés et leurs oppressions.

7. 1782. Date à laquelle le Parlement d'Irlande proclama l'indépendance législative du pays.

nourrissant votre conversation. Meath indique son sol bas, Clonmel les abondantes richesses de sa vallée, Fermanagh est le pays des Lacs, Tyrone le pays d'Owen, Kilkenny l'Eglise de saint Canice, Dunmore le grand fort, Athenry le gué des Rois, Dunleary le Fort de O'Leary ; et le Phœnix Park, au lieu de prendre son nom d'une fable, reconnaîtrait comme sa marraine l'« eau douce » qui jaillit encore près de sa porte est (1).

Tous les noms de nos airs et de nos chants sont irlandais, et nous en sommes chaque jour mystifiés et les traitons comme l'homme qui, lorsqu'on lui demandait l'air « Je dors et ne me réveillez pas » l'appelait « Tommy Mc Callagh m'a fait des souliers ».

La plus grande partie de notre histoire et de notre poésie est écrite en irlandais et nous, qui apprenons l'italien, le latin et le grec pour lire Dante, Tite-Live et Homère dans l'original — nous contenterons-nous de notre ignorance ou d'une traduction ?

Le manque de mots scientifiques modernes en irlandais est indéniable, et, sans nul doute, nous devrions adopter les mots existants dans notre langue. Les Allemands en ont fait de même et personne n'appelle pour cela l'allemand une langue bâtarde. La plupart de ces noms sont gauches et extravagants ; ils sont presque tous tirés du grec et du latin et paraissent aussi étrangers en français ou en anglais qu'ils le seraient en irlandais. Mais dès que l'irlandais serait reconnu comme langue à apprendre aussi bien que le français ou l'italien, nos dictionnaires s'étofferaient et nos vocabulaires se ramifieraient pour subvenir à tous les besoins de la vie et de la conversation.

Ces objections sont du reste des raffinements ingénieux, auxquelles on pense rarement jusqu'à ce que l'autre grande objection ait été discutée.

L'objection habituelle contre les tentatives de rénovation de l'irlandais est qu'elles ne pourraient réussir.

Si une tentative était faite pour introduire l'irlandais, soit dans les écoles nationales, soit dans les cours de justice, de la partie est de l'île, elle échouerait certainement et la réaction pourrait être le coup de grâce. Mais personne n'envisage ceci, si ce n'est comme un rêve de ce qui pourra se passer dans cent ans. C'est une chose tout à fait différente de dire que la langue irlandaise devrait être protégée, enseignée, respectée et qu'elle peut être préservée et graduellement étendue.

Ce que nous cherchons c'est que les classes supérieures fassent apprendre à leurs enfants la langue qui explique nos noms de personnes

1. Le nom de Phœnix Park est en effet dû à une erreur ridicule. Il n'a rien de commun avec le phénix de la Fable.

ou de localités, notre vieille histoire et notre musique, et qui est parlée dans la majorité de nos comtés, plutôt que l'italien, l'allemand ou le français. Elle serait plus utile dans la vie, plus propre au goût et au génie des jeunes gens et un instrument plus maniable, plus facile à parler, chanter ou écrire pour un Irlandais ou une Irlandaise que le français.

A présent, les classes moyennes s'imaginent qu'il est vulgaire de parler irlandais — on apprend partout aux enfants des écoles l'anglais et rien que l'anglais — et, ce qui est pire, on les incite par des récompenses et des punitions (1) à le parler chez eux car l'anglais est la langue de leurs maîtres. Eh bien ! nous pensons que l'exemple et les efforts des classes supérieures suffiraient à imposer la mode nouvelle et meilleure de préférer l'irlandais ; et, même comme une simple chose de bon goût, nous pensons qu'elles doivent le faire. Et nous demandons à la fierté, au patriotisme et aux cœurs de nos fermiers et de nos boutiquiers, s'ils auront le courage de dépouiller l'esprit de leurs enfants de la langue de presque tous les grands hommes que nous avons eus, depuis Brian Boru jusqu'à O'Connell. Sacrifieront-ils mesquinement la langue qui a donné ses noms à leurs montagnes, à leurs villes et à leur musique à la langue de l'étranger ?

Environ la moitié de la population à l'Ouest d'une ligne tirée de Derry à Waterford parle habituellement l'irlandais et dans quelques uns des districts montagneux à l'Est de cette ligne il est encore fréquent. En demandant simplement aux instituteurs des écoles nationales de ces régions irlandisantes de savoir l'irlandais et en leur fournissant des traductions irlandaises des livres de classe, on sauvegarderait la langue où elle existe maintenant et on l'empêcherait d'être balayée par la langue anglaise comme les Peaux-Rouges l'ont été par les Anglo-Saxons de New-York à la Nouvelle Orléans.

L'exemple des classes supérieures étendrait et développerait la littérature irlandaise moderne, et le soutien chaleureux qu'elles ont donné à la Société Archéologique nous fait espérer qu'elles auront le bon sens et le courage d'agir ainsi.

Mais la fondation d'un journal partiellement ou totalement irlandais serait le moyen le plus sûr et le plus rapide pour soutenir la langue. L'irlandisant trouverait dans sa langue maternelle les nouvelles politiques et les informations qu'il doit maintenant chercher en anglais ; et la personne parlant anglais, ayant fréquemment sous ses yeux de l'irlandais sous une forme attrayante, serait tentée d'apprendre ses caractères et, peu à peu sa signification.

.....
1. Il n'y a pas qu'en Irlande

Des journaux bilingues se trouvent maintenant partout, sauf ici... A l'exception de la Hongrie, la seconde langue est, dans tous les cas, parlée par un nombre inférieur à celui de la population irlandisante et alors que l'on tolère et emploie partout une langue comme un instrument de commerce, on chérit l'autre comme le véhicule de l'Histoire, l'aile du chant, le sol vivificateur du génie national et un signe ou une sauvegarde de la nationalité.

THOMAS DAVIS.



ADIEUX DE LEMORDANT

En ces jours où tant de héros se parent allègrement de lauriers ensanglantés, quelle couronne décerneront les hommes à l'Aveugle artiste dont le suprême martyr, au sein de sa nuit et des pires souffrances, est d'avoir, dans l'horreur de la fatalité, dû *frapper*, trahissant ainsi la pensée du *Vinci* ?

« Et toi, ô homme, qui considères dans mon travail l'œuvre admirable de la nature, si tu juges que c'est chose criminelle de le détruire, songe alors combien c'est chose plus criminelle encore d'enlever la vie à l'homme !... Garde que ta colère ou ta malignité ne détruise une vie si belle qu'en vérité qui ne l'estime à son prix ne la mérite pas. »

Lemordant, front bandé, tout le corps, le crâne et les tempes criant de douleurs, quitte la terre de France, affronte, avec son œuvre de lumière et d'amour, les tempêtes et l'Océan en plein hiver, et dicte ses adieux.

Ils ne peuvent s'adresser à un seul. Qui de nous oserait garder pour soi et dérober à autrui l'enseignement sublime qu'ils contiennent ? Que nos frères les méditent, et qu'ils disent si, parlant d'un tel homme, aucune louange est trop grande.

E. MASSON,

« Le Havre, 18 Février 1919.

« Mon cher Grand. Me voici installé sur le Rochambeau, où je suis arrivé dans un triste état, mais je ne veux pas quitter la terre de France sans t'adresser un dernier adieu, et l'assurance de ma profonde et invincible amitié pour toi.

« Les tentatives que l'on a faites pour me débarrasser d'un morceau d'os qui me cause des douleurs épouvantables dans la tête n'ont pas réussi, et j'entreprends ce long voyage dans des conditions particulièrement dures. Malgré cela je n'ai pas un instant songé à me dérober à ce que je considère comme un devoir, et, si cela avait été nécessaire, je me serais fait porter au chemin de fer sur un brancard.

« La vie est d'une telle brièveté que nous n'avons pas le droit de songer à nous et de retarder, ne fut-ce que d'une heure, l'accomplissement d'un dessein que nous jugeons utile. Dans mes heures d'insomnie, j'ai beaucoup réfléchi à ce que je devrai faire et dire en Amérique pour défendre les idées qui nous sont chères ; et, si mes forces ne me trahissent pas, peut-être pourra-t-il résulter quelque chose de bon de cette entreprise. Ce qui est certain, c'est que, en agissant ainsi, j'aurai remporté une dure victoire sur moi-même, et comme notre développement moral est la chose qui importe le plus, cet effort désespéré pour ne pas s'incliner devant la souffrance, ne pourra que contribuer à m'assurer une maîtrise plus complète de moi-même.

« A partir de maintenant, chaque heure qui va s'écouler nous éloignera l'un de l'autre ; mais ma pensée fidèle sera près de toi, et ni la tempête ni les souffrances ne pourront séparer mon cœur du tien.

De toutes mes forces à toi,

J.-J. LEMORDANT. »



LA MUSIQUE CELTIQUE

(suite et fin).

Cette musique primitive, ce n'est pourtant pas chez les Celtes qu'on alla la rechercher. Ce fut, selon l'usage, dans l'antiquité classique. Non pas dans l'antiquité romaine, et pour cause : les Romains n'étaient pas musiciens. Ah ! s'ils avaient eu une musique comme on l'eût étu-

diée, comme on nous l'eût enseignée dès le collège ! Mais voilà : les Romains étaient un peuple d'éminents juristes : nous leur devons presque toutes les sottises de notre code ; c'étaient aussi de parfaits militaires, je veux dire qu'ils excellaient à conduire les mercenaires cosmopolites qui se battaient pour eux ; c'étaient encore des administrateurs hors ligne, qui savaient admirablement tirer parti des territoires que leur avaient conquis la trahison ou le courage d'autrui. Mais ce n'était pas des artistes. Leurs poètes, leurs musiciens, leurs dramaturges — à deux exceptions près — furent tous des étrangers, principalement des Celtes cisalpins et des Grecs. En art, toutes les nations eurent quelque chose à leur apprendre. Voilà pourquoi leur histoire, à eux, ne nous apprend rien.

Ne pouvant demander aux Romains la formule de la musique antique, on se tourna donc vers les Grecs. Les Grecs, en effet, cultivèrent la musique avec zèle. Le malheur est que, lorsqu'ils s'avisèrent de codifier leur technique — vers le V^e siècle avant notre ère — leur art avait déjà tellement évolué qu'on n'en percevait plus les racines.

De l'analyse des manuscrits helléniques, on inféra que les Grecs avaient dû se servir, jadis — comme toute l'humanité — de la gamme de 5 notes. Mais on se contenta de signaler l'existence, en Grèce, de cette gamme, sans essayer de la rattacher à aucun autre système musical, et comme s'il s'agissait là d'une création isolée, indépendante, disparue sans laisser de postérité artistique. On découvrit ensuite, chez eux, le système diatonique, — ou plutôt les restes du système diatonique ; car au temps d'Aristote et de Platon, des modes essentiels étaient déjà tombés dans l'oubli. Mais d'où venait ce système, et comment avait-il succédé au précédent ? On ne put le dire. En un mot, les études entreprises montrèrent ce qu'avait été la musique d'un peuple donné, à une époque donnée. Elles ne purent indiquer comment cette musique avait pris naissance, si elle était une création originale des Grecs, — ni, à plus forte raison, ce qu'était, à la même époque, la musique des peuples voisins.

Les érudits qui se livrèrent à ces recherches se fussent épargnés bien des peines, et ils fussent arrivés à de bien meilleurs résultats si, au lieu de passer des années à déchiffrer des manuscrits obscurs ou incomplets, ils s'étaient contentés d'aller faire un tour en Ecosse et en Irlande, et de le compléter par un séjour en Bretagne. Là, ils eussent aisément résolu les énigmes devant lesquelles leur savoir dut capituler. L'étude de la musique celtique — nous l'avons vu tout-à-l'heure — permet, en effet, de suivre pas à pas l'évolution musicale de toute une race, depuis les premiers balbutiements mélodiques de l'humanité primitive. Elle nous montre — et elle seule nous montre — ce que fut le sens musical chez nos plus lointains ancêtres, et quelles furent ses acquisitions au cours des siècles. Et voilà quelle est l'importance de la musique celtique, au point de vue de l'histoire générale de l'Art.

Les enseignements qu'elle nous donne ne concernent d'ailleurs pas seulement tel ou tel rameau de la famille indo-européenne, et nous pouvons tirer, de son examen, des hypothèses d'ordre plus général. Si nous voyons que des musiques aussi différentes entre elles que la musique chromatique des Arabes, par exemple et la musique diatonique des Celtes, eurent toutes deux pour génératrice la même gamme de 5 notes ; si nous voyons que tous les systèmes musicaux du monde, si éloignés qu'ils paraissent, ne sont que des branches d'un même tronc, qu'en pouvons-nous induire, sans trop d'audace ? Ceci, que les races que nous voyons aujourd'hui si dissemblables, au physique comme au moral, douées de façons si diverses de sentir et d'exprimer, ne se différencièrent sans doute que sous l'influence des climats, des paysages et des circonstances, et qu'elles durent avoir un berceau commun, où les premiers hommes, avant de se disperser à la surface du globe, firent ensemble l'acquisition d'un noyau de connaissances communes. En d'autres termes, l'étude de la musique celtique apporte un argument nouveau à la théorie de l'unité primitive des races humaines. Et voilà quelle est son importance au point de vue ethnologique.

Mais ce serait une erreur, de croire que la musique celtique n'a d'intérêt qu'au point de vue archéologique ; que maintenant qu'on en a disséqué les éléments et dégagé les principes, il est sans inconvénient qu'elle disparaisse et que les Celtes délaissent leurs mélodies traditionnelles au profit des airs d'opéras contemporains, ou des bretonneries de café-concert. La musique celtique n'est pas une pièce de musée, et son rôle n'est pas fini. Au contraire : il commence. Son rôle, c'est de mettre à la disposition des compositeurs de nouveaux moyens d'expression ; c'est d'enrichir les œuvres modernes de son originalité modale et rythmique ; c'est d'infuser un sang nouveau à cette pauvre musique savante, déjà maigre par elle-même, et qui, fatiguée par 400 ans de services, s'en va présentement de la poitrine.

Jetons, en effet, un coup d'œil sur les œuvres contemporaines, en France comme en Allemagne, — je ne parle pas de l'Italie, qui n'a jamais su ce que c'est que la musique. Elles révèlent souvent, ces œuvres, chez leurs auteurs, une science très profonde, une sensibilité remarquable, des dons très rares. Cependant, qu'y trouve-t-on, en fin de compte ? Une poursuite inlassable et vaine de la nouveauté à tout prix, des trouvailles d'harmonie ou d'orchestre qui ne sont intéressantes que pour les seuls professionnels, un pittoresque aigu, de très curieux « détails ». Mais a-t-on produit, durant ces 20 dernières années, une œuvre qui mérite vraiment qu'on l'appelle grande, et dont l'immortalité soit hors de doute. Je ne le crois pas. Et il semble, en vérité, que toutes les combinaisons sonores aient été employées par nos devanciers et qu'il ne nous reste plus rien à glaner derrière eux.

Un seul pays peut se vanter d'avoir, durant ces dernières années, enrichi la musique d'œuvres vraiment nouvelles, et c'est la Russie. Son cas est symptomatique et vaut qu'on s'y arrête.

Il y a un siècle, les Russes n'avaient pas de musique. Lorsqu'ils s'avisèrent d'en créer une, ils auraient pu s'inspirer des musiques étrangères, — celle de leur voisine, l'Allemagne, entre autres. Ce faisant, ils auraient suivi l'exemple, le mauvais exemple que leur avait donné la France. Mais les Russes étaient, en art, trop intelligemment nationalistes pour commettre une telle erreur. Si quelques-uns d'entre eux, Rubinstein, Tchaïkowsky, furent des musiciens germanisants — vouant par là-même leur œuvre à une infériorité certaine — les autres estimèrent avec raison que la musique russe devait avoir pour première qualité d'être russe. Et, au lieu de puiser dans des œuvres étrangères les éléments de l'art qu'ils voulaient créer, c'est chez eux, dans les chansons du peuple slave qu'ils les allèrent chercher. Ils en étudièrent les rythmes propres, les modes particuliers — savoureusement teintés d'orientalisme — et ils les transportèrent, avec une instrumentation adéquate, dans leurs propres œuvres. Ainsi, ils créèrent une musique nationale, qui ne doit rien à personne, dans laquelle tous les Slaves se reconnaissent, et qui, en quelques années a conquis, par sa fraîcheur et sa nouveauté, l'admiration du monde entier.

Eh bien ! ce qu'ont fait les Russes, à l'Orient de l'Europe, nous pouvons, nous autres Celtes, le faire à l'Occident. Nous le pouvons, en étudiant le folk-lore de nos pays, en nous imprégnant de son atmosphère, de ses caractéristiques, en les faisant passer dans la musique que nous créerons, — non sans utiliser, pour les mettre en valeur, toutes les ressources de la technique moderne, — en un mot, en renouant la tradition musicale celtique, dont les destinées tragiques de notre race ont interrompu l'évolution et l'essor. Et loin que nous soyons alors à la remorque des nations étrangères, ce sont, au contraire, les étrangers qui essaieront de piller nos trésors et de se parer de nos plumes.

L'idée que j'exprime ici ne m'est pas personnelle, et je n'ai garde de m'en attribuer le mérite. Elle fut formulée pour la première fois par Bourgault-Ducoudray, à la grande mémoire de qui je suis heureux de rendre un public hommage. Musiciens bretons d'aujourd'hui, nous sommes tous un peu ses enfants spirituels. Nous pouvons tous le regarder comme notre Maître. Et je lui ai, quant à moi, une gratitude particulière ; car lorsque je commençai d'étudier la musique celtique, c'est lui qui guida mes premiers pas et encouragea mes efforts, — lors même que le résultat de mes recherches contredisait les hypothèses qu'il avait émises.

L'appel de Bourgault-Ducoudray, conviant les compositeurs à l'utilisation des matériaux celtiques, n'est pas demeuré sans réponse,

et, de nos jours, toute une pléiade de jeunes musiciens s'efforce de réaliser ce qu'il entrevit. Mais les compositeurs celtiques — et je pense qu'aucun de mes camarades ne se froissera de me l'entendre dire — se sont surtout, jusqu'ici, inspirés du folk-lore celtique par instinct, par sentiment, par tendance naturelle, bien plutôt que par une volonté réfléchie, basée sur une étude exacte et patiente des ressources musicales que leur offrent leurs pays respectifs. Cette étude, il faut qu'ils l'entreprennent, sérieuse et raisonnée, et c'est lorsqu'ils l'auront faite qu'ils pourront créer une véritable musique nationale celtique, une musique qui sente l'ajonc et la bruyère, qui transcrive, en sons et en rythmes, la poésie de nos paysages, avec leurs montagnes, leurs landes, leurs talus fleuris et leurs chênes tordus par le vent d'ouest.

Cette étude, d'ailleurs, n'aura pas seulement pour résultat de fournir aux compositeurs des pays celtiques de nouveaux moyens d'expression musicale. Elle accroîtra leur faculté créatrice en les faisant revenir à leur tradition raciale. Ce serait une erreur, en effet, de croire que nos efforts, en quelque sens que nous les dirigeons, porteront les mêmes fruits. Notre vie tout entière est dominée par la série de générations dont nous ne sommes que l'aboutissant logique, la résultante fatale. Nos pensées, nos paroles, nos gestes même, sont engendrés par des pensées que nos ancêtres formèrent, par des paroles qu'ils dirent, par des gestes qu'ils exécutèrent. L'œuvre que nous croyons créer n'est, le plus souvent, que la mise au jour d'une inspiration sourde, que nos pères se transmièrent sans le savoir, d'âge en âge, pour que nous lui donnions, quelque matin, sa réalisation formelle. Des hommes dont nous ignorons jusqu'à l'existence, et qui pourtant contribuèrent à former la nôtre, des hommes dont il ne reste plus qu'un petit tas de cendres, sous un dolmen inconnu, continuent à vouloir par notre cerveau et à parler par notre bouche. Notre âme même n'est pas la nôtre mais la réunion des âmes de tous ceux qui nous précédèrent, résumées en une merveilleuse synthèse avec le mystère pour complice, et les siècles pour collaborateurs. Notre vie individuelle, enfin, n'est qu'une illusion, car l'individu n'est que l'incarnation passagère et fugace de cette seule réalité vivante qu'est la Race.

Nous rapprocher de nos pères, c'est donc le meilleur moyen d'être vraiment nous-mêmes. Nous conformer à la tradition qu'ils nous légèrent, c'est le seul moyen, pour nous, de créer une œuvre personnelle. C'est nous placer sur le seul terrain où notre âme ait chance de fleurir avec éclat et de donner tous ses fruits. C'est continuer un sillon commencé. C'est unir nos efforts aux efforts de ceux dont nous descendons, et préserver cet héritage d'énergie latente, pour qu'en profitent à leur tour ceux qui sont nés ou qui naîtront de nous. C'est, en un mot, par une sorte de magnétisme occulte, accroître notre

propre force de la force de tous ceux qui suivirent, avant nous, la route de notre race.

Deux fois, déjà, les Celtes ont conquis le monde. Ils l'ont conquis une première fois par les armes, au temps où ils se donnaient pour empire les territoires compris entre les côtes de l'Atlantique, de la Méditerranée et de la Mer Noire, et où ils s'en allaient, pour se distraire, tirer la barbe des sénateurs romains. Ils l'ont conquis une seconde fois, au moyen âge, par leur littérature, lorsque les romans arthuriens vinrent à la fois modifier la sensibilité et humaniser les mœurs de sociétés européennes. Ils doivent le conquérir une troisième fois, par leur musique.

Les sénateurs romains ont depuis longtemps quitté les chaises curules où nos aïeux les surprirent. Mais si leur assemblée a cessé de menacer la paix du monde, il est, en Italie, d'autres hommes dont l'œuvre risque de fausser le goût public et de contaminer l'art contemporain. Ce sont ces marchands de drames à peine lyriques, ces fabricants d'opéras à la grosse, qui grâce à une publicité savante et à la complicité des médiocres, envahissent nos théâtres, avec leurs *Toscas*, leurs *Paillasses* et autres *Vies de Bohème*. Ces pontifes d'un art commercial et factice, ces praticiens à la manque d'une musique en toc, il faudra que nous allions, nous aussi, en souvenir de nos pères, leur tirer la barbe !

MAURICE DUHAMEL.

L'Art Irlandais à l'Exposition de Dublin

A propos de l'article sur la Musique Celtique de M. Duhamel, notre éminent collaborateur M. François Vallée, attire notre attention sur un de ses articles parus en Novembre 1907 dans le « Clocher Breton ». Nous croyons bon d'en citer ici la conclusion.

Le musée de Dublin est merveilleux. Il n'est pas seulement précieux au point de vue historique, parce qu'il nous permet d'embrasser d'un coup d'œil l'évolution de notre art national, mais il contient au point de vue de l'art pur des trésors inappréciables. Les croix celtiques de Monasterboice, les initiales du livre de Kell, les pièces d'orfèvrerie du moyen âge sont des choses admirables devant lesquelles on resterait volontiers en contemplation comme Henri Heine devant la Vénus de Milo. Il s'en dégage, en effet, cette impression reposante d'harmonie et d'équilibre qui est le propre de l'art grec, mais tandis que la forme

grecque revêt une matière toujours pauvre, ici la matière est d'une richesse orientale et révèle une extraordinaire puissance de sève.

De même que devant les monuments de l'art oriental, l'imagination reste confondue par le luxe de l'ornementation et la profusion du détail, mais l'art oriental est trop souvent condamné à rester bizarre ou fantastique, par suite de l'insuffisance de l'artiste qui ne peut dominer cette exubérance de matière ; l'art celtique, au contraire, donne toujours, en dernière analyse, une impression de calme et sereine beauté.

Je voudrais que les chefs-d'œuvre de cet Art : les croix celtiques, les miniatures, les broches de Tara et d'Ardagh, le calice d'Ardagh, la croix de Cong, les écrins de cloches et de missels, etc., fussent popularisés chez nous par l'image. Non pas seulement pour nous permettre d'admirer de belles œuvres, mais surtout pour nous aider à retrouver la voie que nous avons perdue. C'est là, en effet, *notre art celtique national*, celui qui se fût développé naturellement chez nous si nous n'avions pas été foulés aux pieds des légions romaines. C'est faire retour au vrai génie de la race que de l'étudier. Je voudrais que les Bretons eussent à cœur de faire leur voyage d'Irlande comme les Latins font leur voyage de Rome. Peut-être verrons-nous quelque jour nos Sociétés bretonnes fonder dans ce but des bourses. Ce serait à désirer. En attendant, j'appelle de toutes mes forces l'attention de mes compatriotes sur l'Irlande, *sanctuaire de l'art celtique*, et surtout je leur offre comme modèle l'exemple des Irlandais s'appliquant avec un zèle dont nous ne nous faisons pas même l'idée en Bretagne, à préserver, à diriger et à relever leur génie celtique par l'étude passionnée et la mise en œuvre raisonnée et persévérante du patrimoine artistique de notre race.

F. VALLÉE.



Dek devez e Verdun

(Kendalc'h)

O TOSTAAT DA VERDUN

Kanol Verdun a vez klevet fraez ac'hann. Krozmolat a ra dibaouez 'vel trouz ar c'hurunou er pellder.

Seiz eur bennak anezi. Ar c'hompagnuneziou kenta a zo aet araok. Hini hag hini e vezont lounket gant ar c'hoad, hag eun dro bennak e tigouez d'eomp-ni mont ivez. Mont a reomp da heul ar re-all dre eun

hent-karr leun a vouilhen. Kreiz an hent n'eo nemet eur geurneugeul. Peb a du d'ezi n'ens nemet eun tamm gwenojea vihan voan lec'h m'en devez poan an den o tremen, gant ar gwez hag ar brankou a zo war-hent. Ha n'eo ket a-walc'h d'an arouden beza gleb ha ramp. c'hoaz eo leun a beziou gwrizioù. Hag ar paour kaez soudard, sammet evel eun azen ha kropet en e sternaj, a ramp hag a gouez bep momed. N'eo ket souezus mar klever leuskel leou-Doue spoutus war an hini a zo kiriek d'ar brezel ha d'e holl walleuriou.

'Benn ar fin e tislukomp er-maez ar c'hoad, stad ennomp o welet eun tammig bihan sklaeroc'h hag o vale war ar sec'h pe do-t. Breman e tiskennomp gant ar roz. An douar a zo garanet gant skoasellou ar c'hirri ha meret gant treid an dud a zo tremenet dre-aman a-vil-vern. Anat eo e kemer an darn-vuia a zoudarded Verdun an hent-man da vont d'an tan.

Arru eo da denvalaat a-benn ma tigouezomp e-traou ar roz. Aman ez eus eun tamm bourc'h dister en daou du d'an hent bras. Soudarded a zo enni he leiz, hag a ra lins d'eomp da dremen. Chom a reont a-zav da zellet ouzomp hep lavaret sort nemet goulen petare rejimant omp. Ar re-ze, moarvat, a zo bet e Verdun hag a wel a-walc'h ez omp o vont di ivez. Da betra mont da glakenni ? Gant eur ger hepken en em gomprenomp memeus tra.

— Pelec'h omp arru aman ?

— E Lempire, emezo.

— Pegeit a zo c'hoaz ac'hann da Verdun ?

— Teir leo.

Hag e talc'homp da vont.

Da belec'h ? Piou a oar ? Eo, an ofiserien, marteze, a oar, mes evit ni, beprep, n'ouzomp netra. Setu noz anezi. Pelec'h aimp da gousket fenoz ? Kaeroc'h-ze, piou c'hall lavaret pe gouskimp en noz-man pe ne raimp ? Sonjezonou a bep sort a zav stank e penn an den. An denvalijen-man a garg ma spered a velkoni ha koulskoude me na gustuman ket lezel an dristidigez da drec'hi warnon. Ha fenoz ez oun yost kenan, goude n'hon deus ket kerzet kalz c'hoaz, mes ar veaj hon deus graet er c'hirri-dre-dan en deiz-man he deus brevet d'in ma izili. Mont a reomp bepred gwellika ma c'hellomp. Dre ma 'z eomp e teu da veza skwizusoc'h bale. Gweturioù, fourgonioù, kirri, kanolioù, marc'heien, a ya e-biou d'eomp, setu ne chom nemet an hanter eus ledander an hent ganeomp. Gwasoc'h c'hoaz, beb ar mare e chomomp a-zav, dre ma chom re stok an eil seksion en eben, hag a boan ma vezer aretet e ranker mont adarre. Kement hini a zo bet soudard a oar pegen hek e vez ar sort taolioù, dreist-oll en noz, rak neuze e vored an

den en eur gerzet. Bep tro ma'z ar t ar paotr vez dirakoc'h ez it hep mank da skei ho fri en e c'hamel pe e bak e fuzuilh.

Eur c'houtelladen voan. Dek munuten diskwiz. Hep kemer amzer da harpa ar fuzuilhou an eil ouz ben, na da zilemel ma zac'h diwar ma chouk, gant a skwiz ez oun, eu em laoskan da goueza war liven ma c'hein war eur bern mein, da ziskwiza eun tammig. Hag e choman aze hep finval, eürusoc'h war ma bern mein eg t eur roue war e wele plunv, ken na zeu eur c'houtelladen all da zihuni ac'hanon ha da gemenn d'in sevel alese raktal, ha mont lec'h m'eo lakaet d'in mont gant ma mamm-vro.

Heb-dale e tigouezomp en eur gêriaden frank, sklêrijennet gant eur pezh lamp elektrik evel plasennou Pariz araok ar brezel. Breman e ra dour a-bil. Treuzi a reomp ar gêriaden hep goulenn na pe hano he deus na netra. Plaga a reomp hon pennou dindan ar glao evel al loened mut, gant pasianted, kustum ma'z omp da veza dindan an amzer.

Na 'vit'se, pa welan eur wetur-dre-dan o tremen-gorrek e-biou d'in, renet gant eur Saoz, e tihunan da vad hag e hastan buan hopal war ar paotr e saozneg : « — Halloa, old boy, where are you going ? »

O klevet ac'hanon o vont e saozneg d'ezan, e respont d'in ivez eñ e yez : « Me zo o vont da Verdun da-vet tud gloazet, d'o digas d'ar c'hlanvdi », hag hen a araok, rak n'eus ket amzer da chom da c'hanaouegal. Me garfe vefe chomet pelloc'h da gomz ganin, da chench ar menoziou tenval a zav d'am spered.

Tavet eo ar glao, a-drugarez Doue. Grav zo. Arru omp e beg an dosen.

O, kaerat taolen a zispak en eun taol dirak hon daoulagad sebezet ! Goude ma'z eo du-dall an noz ez eo sklêrijennet hon hent gant eur bern gouleier a grog hag a varv kerkent, hep paouez tamm, e kreiz an denvalijen a c'holo ar vro dirakomp. Er pellder, ouz eñ d'eomp hag en daou du, ar c'hanoliou o skei o zennou ker stank hag eur vindrailherez, a sklêrijen an oabl a bez bep taol, hag an obuziou o tarza a lak mil stereden ruz da lugerni war vantel zu an noz. An holl luc'heden-nou-ze a grog a beb eil hag a chench lec'h dalc'hmat vel ha pa vefent o tansal pe o c'hoari. Beb ar mare e sav fuzennnou gwenn en aer hag ar re-ze a sklêri evel an deiz hed eul leo tro-dro. Aman e sav unan wer, aze unan ruz, hag a-hont unan c'hlas, ha pa freuzont e kouez ac'hane eur glao tan-eus ar brava. A-greiz oll e tispak en eur c'horn eur pezh sklêrijen ruz evel ma weler a-bell en noz a-us d'eun tan-gwall. Honnez a zo eun tan-arouez hag a chom da zevi e-pad eur pennad brao. Du-hont, er c'horn all, ez eus tri sklêrijenner o klask an nijerien

alamant, hag o bannou hir ha diskwiz a skub an oabl hep paouez, evel brec'hiou eur zoaven rampsek oc'h astenn da baka o freiz. Seblantout a ra d'eomp beza e-kreiz eur c'helc'h-tan bras divent, pe beza arru a-wel da zor an ifern, gant ar flammijennou o strinka er-maez a balez an drouk-spered. An daolen penn-da benn a zo dudius da welet, ken na ankouaan a-grenn pelec'h oun ha da belec'h an. Me a chomfe a-hed an noz da zellet ouz eun arvest ker kaer. Hogen red eo bale..... Hag ouspenn da ze, an tennou kanol, a vez klevet fraes-oc'h fraez, a zigas da zonz d'eomp ez eus millierou tud oc'h en em daga ouz sklêrder an tennou hag ar goleier koant.

Setu ni arru e traou ar c'hraev. Aman e treuzomp eun tamm bourc'h morgousket n'eus enni na tan na goulou, na den war ar bale. Trouz ebet kennebeut, nemet trouz hon treid war an hent hag an harnez o wigourat en-dro d'hon c'horfou.

Eur pennad goude e tremenomp war eur pont hir. Dindan heman e red ar Meus, mes re denvel eo ha ne weler koulz lavaret netra. Pelloc'h c'hoaz e savomp gant eun tamm krec'heñ hag en em gavomp dirak eur c'hazern bras ha melkonius e zoare. — Aman, emez unan bennak, eo e tleomp tremen hon nozvez.

Baoum ! Eur c'hanol pounner a zo stok er c'hazern en deus darc'hoet e vouled gant ar Boch. An tenn en deus sklêrijennet an hent hag an tier, hag ar sklok a laka ac'hanomp da hurusal. Pell-zo n'hon doa ket klevet a sort strakou ken tost-man d'eomp.

'M eus aoun ne gaver dor ebet d'ar c'hazern milliget-man, rak kaer hon deus ober an dro d'ezan, n'autreomp ket ennan dre du ebet. Gwasa m'eo hir e vogeriou ! Petra, ar pennou n'ouzont ket ez eo skwiz hon diouhar hag hon diouskoaz ?..... Gwir eo, an ofiserien a zo ker yost ha ni, ha n'eo ket evit o flijadur e chomont da dorna ar pave e-lec'h mont da ziskwiza en eun toull bennak.

Baoum ! Eun tenn all. En dro-man ne spountomp ket kement.

Eun dro bennak, evel-kent, e tigouezomp gant eun toull graet er voger hag ez eomp e-barz hep chom da dorta. En dro-man e rankomp beza arru en hon lojeiz.

Ya, arru omp, sur mat. Eur pennad a chomomp er porz da c'hortoz n'ouzon doare petra. Vel ma chomer a-boz en em daolomp en hon gourvez war ar pave mein, rak skwiz eo ar baotred kenan, penegwir n'int ket evit lavaret : « dour ! » Eo, eur wech an amzer e krog unan bennak da vallozi : « Ma n'eo ket eur vez lezel ac'hanomp aman da grena gant an anoued breman pa'z omp glep-dour-teil ! »

— « War-sav, bugale, hag araok ! » Al letenant a ambroug ac'hanomp betek eun ti hir ha frank da welet. Heman eo kazern

Bevaux hag aman ez eomp da gousket 'vit an noz. Mont a reomp e-barz, war-daston, penegwir na weler taken. Difennet eo enaoui ar goulou gant aoun na vefe gwelet gant ar Voched, rak aman emeur war an uhel hag ar goulou en noz a vez gwelet a-bell.

An ti a zo goullou. Mont a reomp a hed ar voger da zizamma ha d'ober hon gweleou primm-ha primm : al lien-tinel war an douar hag ar vallin warnan. Hon sac'h, harpet er voger, a vezo hon plueg. War ar gwele rust-man e c'hourvezomp en eur skei hon c'hapoten dreistomp. Treuzet eo en dour d'ezi ; n'eus fors, bepred e talc'ho tomm d'eomp. Hag evel-se e vanomp kousket, e-keit ma talc'h ar c'hanoliou zo war-dro da denna war ar Voched.

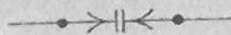
(Da heuilh)

Jules GROS.



SUR LA TOMBE D'UNE NAUFRAGÉE

(Cimetière d'Ouessant)



IN LOVING MEMORY OF FREEDA MAC GEE
(EPITAPHE)

*Qui étais-tu ?, où allais-tu ?
toi qui mourus dans un naufrage !
qui étais-tu, toi qui mourus
emportée un soir par la rage
d'un cataclysme inattendu
et qui reposes maintenant dans le cimetière du village,
ici, sur ce récif perdu,
face à la mer où tu mourus....*

*Où allais-tu, loin de ton île, à toi, la grande
que tu avais quittée, pourquoi ?....*

*Mon Dieu, l'homme est petit et la mer est si grande,
vous brisez un vaisseau comme on brise une amande,
ce n'est qu'une coque de bois,
mais pourquoi, quand nos phares hauts brillent sans cesse,
éteignez-vous le feu des regards dans les tresses*

blondes des enfants qui vont
par delà l'Océan profond
avec des yeux de fièvre et de muet désir
vers le rivage où chante leur jeune Avenir ?....

Pourquoi fermez-vous des paupières
qui ne sont pas encore ridées
sur l'horrible chaos des rafales premières,
sur les convulsions des vagues déchaînées
et sur la rage aveugle et sourde de la mer
qui rit comme une âme d'Enfer
en dispersant les os, en meurtrissant les chairs,
avec ses deux mains acharnées
d'insatiable sorcière ?

Pourquoi,
avant de les fermer, avez-vous mis l'effroi
sur ces yeux-là, couleur d'iris et d'hyacinthe,
ces yeux vifs, arrêtés ainsi, pour l'éternité sainte,
dans l'épouvantement hagard
d'un dernier et profond regard
d'un long regard
sur le ciel d'encre et d'étain dur où claquaient des lambeaux de toile,
le ciel pesant comme un couvercle de cercueil,
le ciel en deuil
où vainement, ces yeux cherchèrent une étoile....

Ils crurent voir, peut-être, au loin, comme un reflet,
puis une croix, toute en lumière, qui tournait,
et puis
l'eau qui les prit,
l'eau froide, l'eau visqueuse et noire, et puis le voile
le grand voile....

Qui étais-tu ? ; où allais-tu,
toi qui vécus
enfant dans une autre Bretagne,
quelque part, dans un coin perdu de la montagne
d'Ecosse, où les bag-pipes ont le son des binious

qui sont bien tristes aussi, chez nous,
dans la forêt, vers la Noël....
Est-ce que tu revis ta dernière seconde
tes Christmas d'autrefois, et la crèche, et l'autel
afin d'être sauvée et qu'à la fin du monde
tu puisses retrouver ici ton corps mortel
abrité des eaux vagabondes,
ton corps échappé au tourment
de tournoyer infiniment,
les yeux ouverts,
dans le gouffre, jamais en repos, de la mer.

Car l'Océan n'a pas gardé ton corps de vierge
parce qu'il était sans péché
et qu'il lui faut, à lui, des corps de pécheresses
pour mieux séduire et captiver
avec leurs torses nus de sirènes traîtresses
les marins qui s'en vont charmés,
briser leur folie aux rochers,
s'y déchirer....

Toi, tu reposes
dans la terre bénie, à l'ombre du clocher....

On a joint tes deux mains, tes paupières sont closes
sur ce regard que dilata
l'horreur de l'immobile solitude
on a gravé ton nom, Freeda,
sur la grand' croix de pierre rude
afin que les marins gardent mieux l'habitude
de mélanger, dans leurs prières ici-bas,
ce nom d'ailleurs à ceux des leurs qui dorment là,
ce nom qui fut ton nom d'étrangère inconnue
qui passait, et que le destin a retenue....

Peut-être au fond des Indes merveilleuses, tu avais
un clair fiancé qui attendait
depuis des années ta venue ;
mais tu ne viendras plus jamais,
c'est la mer qui t'a mise nue....

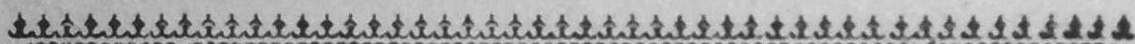
*Elle a dénoué tes cheveux
sur tes épaules, ta poitrine
afin qu'ils flottent librement
dans le grand vent....*

*Avant de confier à Ouessant
ta forme fine,
la mer t'a faite ouessantine....
On t'a roulée en tes cheveux
et ce fut ton linceul soyeux....
Et, sous ce lourd granit, tu dormiras, mon Dieu,
comme dans ton pays, petite sœur celtique,
au milieu des filles d'Ouessant
qui sont assez tes sœurs, tes sœurs lointaines a'Armorique,
pour que tu croies dormir parmi ceux de ton clan,
en espérant l'heure dernière
où la Bretagne toute entière
montera vers le Paradis d'amour et de lumière....*

Là, tu retrouveras les frères....

*Mais nous, nous ne saurons jamais
où tu allais, qui tu étais,
toi qui mourus dans un naufrage....*

ERWAN MAREC.



Notennou diwar - benn ar Gelted koz

O ISTOR HAG O SEVENADUR

GIZIOU AR GELTED KOZ

(Kendalc'h)

**4° Kuzuliadeg-veur Galia ; ouz hen ober ar peb uhela eus noblans
pep brôad, ec'hen em vode diou wech arbloaz war a greder (en nevez-
amzer hag en diskar-amzer) d'en em guzulia diwar-benn an talvoude-**

geziou boutin da holl boblou Galia (1). Ar genta eus ar bodadegou-ze a anavezomp a voe dalc'het er bloaz 58 goude ma voe bet trec'het an Helveted gant Kezar. Kuz ha lidet-bras e voe ar c'hendalc'hioù anezi, ne gavas neb Roman digemer enno hag e touas an holl gannaded tevel war ar breujadegou hag ar votadegou anezo. Pa voe bet disrannet ar vodadeg, klozet ar c'huzuliadegou ha savet ar menozioù, pennou ar bobl a chomas, fiziet ma'z oa bet enno ar gefridi da gas da Gezar mennadou Galia. En emweladenn a voe etrezo ha penn-kadour an arme roman, an drouiz Dêvikiakos eo a gomzas evit an holl.

E Bibrakt e voe dalc'het marteze bodadeg ar bloaz 58. Hini ar bloaz 55 (nevez-amzer), galvet gant Kezar, a voe graet e Samarobriva (Amiens); hini ar bloaz 54 e porz Iktios. Er bloaz 53, e oa bet galvet bodadeg an nevez-amzer (e miz meur) e Samarobriva; nemet kaset e voe ar gannaded en-dro hogos raktal gant Kezar a c'hoare'hemenas d'ezo ma'z agent d'e c'hortoz e Lutetia e-lec'h e voe ar vodadeg dalc'het ha torret. E Bibrakt eo e voe savet bodadeg ar bloaz 52, engalvet gant Verkingetorix;

5° Kuzuliadeg ar Velged, *concilium commune Belgarum*, gouez da Gezar. En em voda a rae ouz son an drompilh hag e oa ouz hen ober kannaded eus holl boblou ar « Belgion ». Hini ar bloaz 57 a zivizas ober brezel d'ar Romaned hag a verkas kementad ar genlodenn zoudarded a dlee pep poblad kas d'an arme;

6° dindan aotrouniez ar Romaned, ar gouel lidet ar c'henta a eost e Lugudunon en enor d'an impalaer Augustus lakaet e renk an doueed. Fiziet e oa en evezerez izili ar « *concilium Galliarum* » hon eus komzet anezo en hor pennad II, pajenn 30. Bez' e oa anezan lidroâdou d'an doueed, ergerzadegou sakr, c'hoarioù a bep doare, ha betek kenstrivadegou war ar barzonia hag ar prezegenni. Dalc'het e veze eur foar e-kichen. Eur gouel roman n'oa ken, nemet ano al lec'h ma veze dalc'het hag an deiz lakaet d'ezan, kenta deiz eus diskar-amzer ar Gelted, a ro da gredi en dije kemeret lec'h eur gouel kent, henvel ouz an hini a veze graet en deiz-se, en Iwerzon, en enor d'an Doue Lugus.

Lidet e veze gant Breiziz ivez gouel ar c'henta a viz eost en enor da Augustus; ac'hane e teu an ano a « *gwyl Awst* » « gouel Eost » (da lavaret eo gouel Augustus) a vez graet breman c'hoaz gant Kembreiz eus an deiz kenta a eost.

Gouelioù ha bodadegou meur ar bloavezh keltiek o deus lezet betek

(1) N'eus prouenn ebet e vije koz-koz ar voazamant-se. Da vare impalaerded Bituitos ne zave ken marteze (Ivet kantved kent H. Z.

an XIX^{vet} kantved roudou doun a-walc'h e gizioù broiz el lec'hiou a voe gwechall e dalc'h ar Gelted. Setu aman eur roll eus ar gizioù-ze hag eus ar c'hredennoù a zo stag outo :

1° foar ar Beuvray. Dalc'het e veze er c'henta merc'hervez a vae war lein menez Beuvray, el lec'h end-eün ma save, er c'henta kantved kent H. Z., Bibrakt ar Gelted. C'hoaz er Grenn-amzer e oa brudet foar ar Beuvray dre bevar c'horn Bro-C'hall. Eun engroez a dud a denne daveti hag e kased di chatal e leiz ;

2° ar voaz heuliet en eur rann a Vro-C'hall da rei da dermen d'al lizerou-ferm war ar maez pe gouel-Yann (24 a vezeven) pe gouel sant Marzin (11 a viz du), kemeret ganto lec'h gouel kala mae ha gouel kala goanv ;

3° ar voaz heuliet er Champagn da c'hopra ar vevelien hag ar mitizien evit ar bloaz diwar foar sant Yann « Troyes » (24 a vezeven) ;

4° goude kuz-heol, derc'hent gouel-Yann, gouel an Holl-Zent, pe c'houel ar rouanez, enaoui er parkou ha war lein ar c'hrec'hiennou tantadou, e pellaer diouto gant evez an douerien-Doue hag ar vezvierien. Kana ha korolli en-dro d'an tantadou-ze. Lammet dreist d'ezo hag ober d'al loened-chatal lammet. Kredi e viro gwrez an tan-ze ouz an dud hag al loened da gaout an derzienn pe glenvedou all e-pad ar bloaz hag e roio nerz d'an den da vedi hep skuiza (Breiz-Veur, ar Frans, an Alamagn, kreiz an Europ) ;

5° derc'hent gouel-Yann, en noz tenval, lakaat eur rod entanet da ziskenn war ruilh eus lein eur grec'hienn. Kredi ez eus gant ar rod tan-ze eun nerz da strujusaat ar parkou hag e weljed, ma vije tremenet eur bloavez hep he ruilha, al loened taget gant ar penn-foll, ar glizi, hag o tansalen o c'hrevier (Breiz-Veur, ar Frans, an Alamagn) ;

6° e lec'hiennou a Vro-C'hall, devi ez veo a baneradoù kizier ha loened all e tantadou gouel-Yann. An trede sul a vezeven pe an trede deiz a c'houhere, diouz ar vro, devi eur ramz aozilh ;

7° er broiou meneziek, da veure gouel-Yann, sevel war lein eur gribenn uhel da welet ar zav-heol (war an Douar-bras) ;

8° mont deiz gouel-Yann da lakaat kurunennou war ar beziou (Alamagn) ;

9° en em viret, e-pad an daouzek devez etre Nedeleg ha gouel ar Rouanez, da ruilha eur rod-karr, da neza, da zic'houzeria ar c'hrevier (Beljig, Alamagn, Danmark) ;

10° derc'hent gouel ar Rouanez pe sul al Lard pe sul-Fask redek a-dreuz parkeier gant goleier-torchou war enaou, da lakaat an douarou frouezusoc'h ha pellaat diouz an trevadoù da zont an askol pe ar mergl (ar Frans, an Alamagn).

(Da heuilh).

Meven MORDIERN hag ABHERVÉ.

BIBLIOGRAPHIE

(Il n'est rendu compte que des ouvrages dont deux exemplaires auront été adressés au Rédacteur en chef de la Revue).

MEVEN-MORDIERN hag **ABHERVÉ** : **NOTENNOU DIWAR-BENN AR GELTED KOZ, Levr III, Ar Brezel** (eil mouladur) - *Llyfr III, Y Rhyfel* (ail argraffiad wedi ei gymreigio gan P. MOCAER a RHYS PHILLIPS, moulet e ti Lajat, 31, Streat ar Feunteuniou, MONTROULEZ (1918), br. 83, pp. 190 × 125^{mm} (5 gravures dans le texte).
Prix : 1 fr. 50.

a c collection des *Notennou diwar-benn ar Gelted Koz*, entreprise il y a quelque dix ans par Meven-Mordien et Abhervé, (qui pour les celtisant^s ne sont autres que MM. René le Roux et François Vallée) s'enrichit chaque année d'un ou de plusieurs nouveaux chapîtres. Le plan suivi dans cet ouvrage est sensiblement le même que celui établi par M. G. Dottin dans son *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité celtique* (1) lequel peut être considéré comme un modèle du genre. Tout ce que l'état actuel des sciences historiques nous permet de connaître sur nos ancêtres celtes se trouve traité dans les *NOTENNOU* en chapîtres distincts. Les Origines, les Mœurs, le Costume, la Religion, les Sciences, le Commerce, les Arts, etc... y ont été successivement étudiés, et chacun de ces sujets a fourni la matière d'une brochure séparée. Les bibliophiles regretteront que les éditeurs n'aient pas exigé de leurs différents imprimeurs une unité de format absolue, qui aurait permis la réunion en volume de ces brochures. Mais ce qui importe le plus ici, c'est que, une fois épuisée la série des chapîtres à traiter, nous posséderons *en breton* l'ouvrage le plus complet sur l'ensemble de *l'antiquité celtique*, un excellent résumé de tous les ouvrages publiés jusqu'ici, tant en Allemagne et en Angleterre qu'en France, sur cette question qui doit nous intéresser au plus haut degré. Pour connaître dans leurs menus détails les origines, les caractères physiques ou moraux, les conditions d'existence, les diverses connaissances et aptitudes de leurs lointains ancêtres, les bretonnants ne seront donc plus obligés de s'adresser exclusivement à ces travaux de langue française ou étrangère.

Un temps fût, qui n'est pas encore si éloigné, où des sceptiques parmi lesquels d'excellents bretonnants même, déniaient à notre langue toute possibilité de s'exercer dans d'autres champs que ceux de la poésie ou de la littérature exclusivement populaire. Le vieux « brezoneg »

(1) 2^e édition, revue et augmentée 1 vol. in-16°. Paris, H. Champion, éditeur, (1915), prix : 6 fr.

avait certes des charmes indéniables, une saveur et une force d'expression particulières ; mais on considérait en même temps que la pauvreté de son vocabulaire et son apparente imperfectibilité devaient lui interdire à jamais toute incursion dans le domaine scientifique et historique.

L'opiniâtreté de M. Vallée, secondée par une science linguistique des plus sûres, semble venir à bout de cette double erreur érigée en dogme ; grâce à elle, le breton armoricain peut maintenant, à l'instar de son frère cambrien, qui lui, l'a depuis longtemps précédé dans cette voie, aborder quelques sujets savants ; et ses premiers pas dans les domaines de l'anthropologie, de l'archéologie et de l'histoire prêtent à bien des espoirs en ce qui concerne la poursuite de son développement futur.

La langue des *Notennou* mériterait une étude spéciale que j'entreprendrais volontiers quelque jour, si les circonstances me le permettent. M. Vallée a copieusement fouillé les lexiques bretons pour en extraire le plus possible de termes inusités ou oubliés, susceptibles d'être mis ou remis en usage. Le vocabulaire du moyen-breton, si consciencieusement mis à jour par M. Ernault, a dû lui fournir ainsi un grand nombre d'archaïsmes qui connaîtront ainsi une seconde jeunesse. Lorsqu'un néologisme lui a paru indispensable, notre ami n'a pas reculé devant sa création, et il s'est appliqué à le former à l'aide d'éléments celtiques, sinon rigoureusement bretons. La plupart me paraissent quant à moi d'une heureuse venue. Je n'irai pas jusqu'à affirmer que notre vieille langue ait toujours une allure bien dégagée sous les vêtements « nevez flamm » que lui taille M. Vallée ; de temps à autre, ceux-ci me semblent la gêner un peu aux entournures, mais je ne doute pas qu'à l'usage, cette gêne ne disparaisse petit à petit à petit.

L'enrichissement du breton, à l'aide de mots nouveaux, formés en tenant compte à la fois du génie de la langue, des règles linguistiques, et autant que possible de l'harmonie, est un des problèmes qui devront intéresser au premier chef ceux qui sont soucieux de son avenir. Je verrais avec plaisir se fonder chez nous une académie sérieuse, composée de linguistes, d'hommes de science, de techniciens et de poètes, qui travaillât à la formation des termes dont notre langue a besoin pour exprimer, le plus rigoureusement et le plus harmonieusement possible, la plupart des idées qu'une langue moderne peut être appelée à véhiculer.

* .

Le troisième fascicule des *Notennou*, consacré à la Guerre, s'étant trouvé épuisé, M. Vallée a pensé que sa réédition était bien d'actualité. A l'heure où une bonne partie de l'ancien empire celtique se trouvait être le théâtre d'une lutte poursuivie dans des conditions les plus imprévues, il n'était certes pas indifférent aux descendants des anciens Celtes de savoir quelque chose des conditions de la guerre chez leurs ancêtres d'il y a deux mille ou deux mille cinq cents ans. On sait que les divers peuples qui composaient la race celtique sont toujours apparus

aux yeux des anciens comme d'essence belliqueuse, au point qu'un écrivain romain du II^e siècle av. J. C. a pu dire d'eux qu'ils estimaient seulement deux choses : l'éloquence et la science des armes. Ces peuples ont fait trembler devant eux les empires grec et romain, et si le sort devait trahir un jour la fortune de leurs armes, la présente guerre a démontré que leurs aptitudes dans la lutte ne s'en sont pas trouvées diminuées ; car les qualités guerrières dont la France et l'Angleterre ont fait montre durant quatre ans et demi, sont les plus authentiquement celtiques qui soient.

On trouvera dans *Ar Brezel* tout ce que l'histoire écrite et l'archéologie nous ont transmis relativement à la guerre chez les Celtes, les conditions du service militaire, les différentes sortes d'armes défensives et offensives, la composition des armées et les méthodes de combat, les usages, la castramétation, etc... ; Ne pouvant, dans le cadre restreint de ce compte-rendu, passer en revue toutes ces choses également intéressantes, je ne saurais mieux faire que de renvoyer le lecteur à la brochure de M. Vallée. (chez l'auteur, 23, rue St Benoît. Saint-Brieuc). Notre ami a voulu rendre ce chapitre de ses *Notennou* également accessible aux Bretons des « deux côtés de la mer », et pour celà, il a eu la pensée originale de le faire traduire en gallois par M. P. Mocaër, que ses sérieuses études théoriques et pratiques de cette langue mettaient, mieux que quiconque, à même de mener à bien cette tâche laborieuse. On peut féliciter sans réserve notre directeur de s'en être merveilleusement tiré. A vrai dire, j'ignore quelle est exactement la part qui revient à M. Rhys Phillips dans *Y Rhyfel* ; mais je serais assez disposé à croire que son rôle se sera borné à de simples retouches de détail, qui n'enlèvent rien au mérite de M. Mocaër, et dont tous ceux qui se livrent à l'étude des langues comprendront l'indispensabilité.

Autant que mes modestes connaissances de la langue galloise me permettent d'en juger, la traduction de *Ar Brezel* en *cymraeg* me paraît excellente, tant comme exactitude qu'au point de vue de la langue elle-même. Je n'y ai trouvé qu'un terme improprement employé, et encore son impropreté relève-t-elle simplement d'une question de nuance ; c'est dans la phrase suivante, page 59 :

... ac estynent eu braich dde yn noeth er dangos eu bod yn ddiarfogedig.

Diarfogedig est proprement un participe qui traduirait exactement le fr. *désarmé* ; le texte breton nous donnant le sens suivant :

... ils étendatent leur bras droit nu pour montrer qu'ils étaient sans armes (*dizarm*), l'adjectif *diarf* conviendrait mieux, à mon avis.

Le peu de portée de cette seule critique ne fera que mieux ressortir le mérite de MM. P. Mocaër et Rhys Phillips, et je suis certain d'avance que ce mérite sera reconnu par tous ceux qui sont à-même d'apprécier leur travail.

* * *

La juxtaposition des deux textes n'aura pas été, je suppose, sans cau-

ser quelque déception à ceux qui se représentaient le gallois comme presque identique au breton armoricain. Je les vois fouillant des pages entières du texte en *cymraeg*, pour tâcher d'y découvrir quelque mot à physionomie familière, et sortir désappointés de leurs investigations. Je voudrais les rassurer un peu, et sans continuer à donner cours à la légende qui veut qu'un bretonnant et un galloisant peuvent parfaitement se comprendre dans leurs langues respectives, je puis leur affirmer que les différences de l'une et de l'autre sont plus apparentes que réelles, et dues pour une bonne part — du moins en ce qui concerne un texte écrit — à un système orthographique différent. D'autre part, il faut considérer que les deux rameaux d'une langue identique ne peuvent être séparés depuis treize ou quatorze cents ans, se trouver l'un et l'autre soumis à des conditions de culture différentes sans subir, dans leurs détails du moins, quelques transformations, et sans acquérir des particularités qui, tout en laissant intacte, ou à peu près, leur commune structure, donnent à chacun d'eux une physionomie tellement distincte qu'à première vue on serait tenté de croire qu'ils n'ont rien de commun l'un avec l'autre.

Un mot, en terminant, sur le soin particulier apporté par l'imprimeur à la présentation et à la composition de la brochure. La composition du gallois, surtout, n'était pas sans présenter de nombreuses difficultés qui ont été surmontées de façon très satisfaisante. Toutefois, je crois devoir signaler les quatre corrections suivantes à faire dans le texte en *cymraeg* :

p. 17	lire:	<i>Rhufeinwyr</i>	au lieu de :	<i>Rhyfeinwyr</i>
p. 51	—	<i>gwisgoed</i>	—	<i>gwysgoed</i>
p. 65	—	<i>mawredd</i>	—	<i>mawred</i>
p. 75	—	<i>adeiladesid</i>	—	<i>adeilesid</i>

Francis GOURVIL.

Louis Tréguiz. L'Irlande dans la crise universelle. [3 Août 1914-25 Juillet 1917]. Prix : 6 francs, majoration temporaire de 10 0/0. — Félix Alcan, Paris.

Le livre fondamental sur l'Irlande, de tous ceux parus actuellement en n'importe quel pays, est toujours *Irlande Contemporaine* de Dubois, mais il n'est déjà plus à jour. Les débuts du mouvement *Irish Ireland* y sont bien traités et avec beaucoup de perspicacité, mais depuis sa parution la guerre a complètement modifié la situation. Et pourtant, il convient de se tenir au courant de cette question irlandaise, si mal connue et pourtant si importante. Elle n'est pas — elle ne l'a jamais été et maintenant moins encore qu'à nulle autre période, — une question domestique anglaise ou britannique. Elle est réellement internationale et, si elle n'est pas résolue à la satisfaction des Irlandais eux-mêmes, la Paix du Monde sera toujours précaire.

D'un autre côté, et en voyant les choses d'un point de vue plus personnel, l'Irlande est celtique comme la Bretagne et la France et est l'alliée née de notre pays. Cette amitié a été cimentée par le sang généreux des deux nations, surtout celui de l'Irlande, et à l'heure où la France a tant besoin d'amitiés, il serait, non seulement ingrat, mais dangereux pour elle d'oublier que, si l'Angleterre est une amie de fraîche date, l'Irlande celtique, catholique et vraiment démocratique a toujours été l'amie des mauvais jours.

Alors que d'ignorants plumitifs déversent des flots d'injures sur le noble peuple irlandais, il est donc réconfortant de lire un livre comme celui dont l'auteur se cache sous le pseudonyme de Louis Tréguiz et nous recommandons vivement à nos lecteurs de le lire et de le méditer.

Ce n'est du reste pas un ouvrage d'une lecture hérissée à plaisir de statistiques abstruses ne voulant rien dire ; il est écrit en une langue claire et élégante et dont le ton se hausse parfois, sans effort, jusqu'à l'éloquence vraie qui vient du cœur.

L'Irlande dans la crise universelle débute par un exposé bien fait des causes et des origines du mouvement actuel ; l'auteur aborde ensuite l'étude de l'effort de l'Irlande pendant la guerre pour aider les alliés et le développement du mouvement du Sinn Féin.

Comme on le saurait, si la question n'avait été embrouillée à plaisir par les préjugés, les rancœurs et les intérêts des pêcheurs en eau trouble, l'Irlande, confiante dans la promesse de l'Angleterre de lui rendre un peu de liberté, s'est jetée à plein corps et de toute âme dans la lutte à nos côtés, sans attendre l'exécution de cette promesse. Hélas, elle n'a pas été tenue et, peu à peu, elle fut contrainte à se rappeler l'adage fameux qui dit que « la difficulté de l'Angleterre était l'occasion pour l'Irlande ». On lui témoigna d'abord du côté anglais une méfiance inexplicable, on commit erreur sur erreur, reconnues du reste plus tard par Lloyd George, et on lui fit nettement comprendre que les promesses de Home Rule étaient de ces contrats qui se reniaient au gré de la partie la plus forte.

C'était là redonner une nouvelle vigueur aux extrémistes, hommes d'une grande culture, animés d'un enthousiasme généreux et sincère, mais peu nombreux et peu suivis. C'est alors qu'un certain nombre d'entre eux résolurent de frapper un grand coup et de régénérer l'âme de l'Irlandais dans le sang — le leur. La répression brutale qui suivit, l'exécution des chefs du mouvement insurrectionnel où se coudoyaient des hommes de tous les milieux et de tous les partis réveilla l'Irlande en sursaut et du jour au lendemain elle devint Sinn Féin.

Sinn Féin ! Nous mêmes ! « Dupés, trahis et abandonnés de tous, se dirent les Irlandais, il ne nous faut plus compter que sur nous-mêmes ». *Sinn Féin !* et voici maintenant non plus la vague autonomie qui s'appelait le Home Rule, mais leur indépendance pleine et entière.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette question, mais l'espace restreint à notre disposition nous le défend. Nous ne pouvons donc mieux faire que

de renvoyer le lecteur à l'ouvrage lui-même de M. Tréguiz. Il ne le regrettera pas.

Les derniers développements du mouvement nationaliste ne sont pas traités dans *l'Irlande pendant la crise universelle*, l'auteur s'arrêtant au 25 juillet 1917, mais ils lui fourniront probablement l'objet d'une nouvelle étude intéressante.

Le livre est écrit sans aigreur, ce qui est rare à éviter pour de tels sujets. Nous trouvons même que M. Tréguiz s'est montré trop indulgent pour les politiciens bavards et sans vision du parti nationaliste officiel, mais cette indulgence même est une preuve d'impartialité.

YAN GWIRIONEZ.

Miz Mari an Ene Devot great gant an Ao. Y.-M. MADEC, moulet e ti LAJAT, Montroulez.

Voici un livre qui fera sûrement son chemin dans nos campagnes et qui devrait aussi le faire dans nos villes. Il est écrit en excellent breton — quoique l'auteur ne se conforme pas à l'orthographe moderne généralement adoptée — et est d'une lecture réellement intéressante et édifiante. Les amis de la langue bretonne ne manquent pas parmi les membres du clergé de nos villes ; ne pourraient-ils pas se servir d'ouvrages comme celui-ci pour ramener à leur langue leurs paroissiens de bonne volonté ? Devant la campagne mesquine et décidée qui est faite au breton par des gens de droite aussi bien que par des gens de gauche, il est temps de réagir en vérité.

O Oes i Oes. Golygydd Pr. T. Gwynn-Jones, M. A. Darlythydd yng Ngholeg y Brifysgol, Aberystwyth ; Hughes a' i Fab, Wrexham ; **Tynnu Chwyn a Gwersi Ereill i Blant** gan T. Salsbri Jones, Hughes a' i Fab, Wrexham.

Les éditeurs gallois bien connus de Wrexham viennent de publier deux nouveaux livres intéressants et utiles. Le premier, *O Oes i Oes* « d'Age en Age » est un recueil de morceaux choisis avec soin par notre ami T. Gwynn-Jones qui a également écrit pour ce volume de belles poésies. Quoique s'adressant à la jeunesse, il ne saurait manquer d'intéresser les lecteurs d'un âge plus avancé et, personnellement, j'en veux beaucoup à l'officier américain qui l'a emporté — sans ma permission —, alors que je l'avais oublié au restaurant — en criant : *Souvenir ! souvenir* pour toute explication au garçon qui voulait l'en empêcher.

Tynnu Chwyn « Tirer les mauvaises herbes » est également destiné à la jeunesse et est un recueil charmant et bien écrit d'histoires morales pas ennuyeuses.

Nous recommandons vivement aux Bretons qui étudient le gallois — et il y en a de plus en plus — de suivre avec attention les publications galloises de Messrs Hughes and Son, qui sont excellentes à tous les points de vue.

Princess Nests's Surprise et Fynnon Grasi [*Grace's Well*]. Plays for Welsh Girls by Mary E. Holt, Hugues et Son, Wrexham.

Ces deux courtes pièces, écrites en anglais, mais comprenant des chants en gallois, ont pour but d'intéresser les jeunes filles des écoles du Pays de Galles à l'histoire et au folklore de leur pays. Ceux de nos amis qui lisent l'anglais et ont écrit ou songeraient à écrire des pièces semblables à l'usage de la jeunesse bretonne verront peut-être avec intérêt la manière dont on s'y prend au Pays de Galles pour traiter de tels sujets.

P. M.

CHRONIQUE

BRETAGNE

Les Peintres d'Armor. — On nous communique l'appel suivant aux artistes que nous nous faisons un plaisir d'insérer :

Monsieur et Cher Compatriote,

Nous groupons en ce moment une série d'œuvres d'artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs, judicieusement choisis, Bretons d'origine ou ayant pris la Bretagne et la région de l'Ouest comme sujet de prédilection.

L'exposition se tiendrait à Paris, vers avril prochain, à la Galerie Goupil sous le titre : *Les Peintres d'Armor*. Cette exposition aura un grand intérêt grâce au concours et à l'appui de hautes personnalités artistiques, politiques et littéraires qui ont bien voulu déjà nous donner leur adhésion. Nous serions très honorés si vous consentiez, aussi à être des nôtres pour cette manifestation d'Art.

La cotisation est de 10 fr. et le droit d'accrochage de 20 fr., donnant droit à l'exposition de trois œuvres dont une en cimaise avec une surface comportant 1 m 20 de cimaise et 2 m. de hauteur.

Nous espérons, Monsieur et Cher Confrère, que vous nous ferez l'honneur d'une réponse favorable et nous vous prions d'agréer l'assurance de nos sentiments cordiaux et dévoués.

Les bénéfices seraient attribués aux veuves et orphelins des soldats et marins Bretons morts en si grand nombre, au champ d'honneur.

Le Comité,

Jeanne-M^{me} BARBEY : J.-Julien LEMORDANT

H.-P. LEJEUNE . MAX VALLOIS

Prière d'envoyer son adhésion, au Secrétaire-Trésorier : M. Max Vallois, 117, Avenue Gambetta, 20^e.

Un Hôtel-Ecole. — Nous apprenons l'ouverture prochaine, le 1^{er} Avril, croyons-nous, d'un Hôtel-Ecole à Saint-Cast. L'industrie hôtelière est une des grandes ressources de la Bretagne quoique l'afflux de touristes ne soit pas toujours un bonheur sans mélange pour un pays. Sans parler de la désorganisation morale et du goût de l'émigration qui en résultent le plus souvent dans les petits endroits, il n'est nullement souhaitable que nos campagnards ou nos marins, abandonnant leurs occupations habituelles, se transforment en domestiques d'hôtel et vivent aux crochets d'une population de baigneurs.

Ceci ne veut nullement dire que nous méconnaissions l'importance des ressources que donnent à la Bretagne ses sites pittoresques ; nous voudrions seulement qu'en s'occupant de l'amélioration de notre industrie hôtelière, l'on n'abandonne pas tout pour elle dans nos petits ports et que soit enfin découragée la « rasle des boniches » par les étrangers reprenant le chemin de leur 5^e sous les gouttières de la capitale. Nous voudrions aussi que l'on organise nos hôtels d'une manière sérieuse, pratique, honnête et digne. Surtout qu'on n'en fasse pas des centres de dénationalisation !...

Il nous semble que le programme de l'Hôtel-Ecole de Saint-Cast « *Ar Vro* » est judicieux ; il vise à fournir aux jeunes filles désirant s'employer dans les hôtels de solides connaissances sérieuses et pratiques. On se demande néanmoins pourquoi, alors que l'anglais et le français font partie des matières enseignées, on ait laissé de côté le breton, sauf dans le titre. Notre langue a pourtant une importance pratique, surtout dans l'industrie hôtelière, que des gens d'affaires modernes comme le sont certainement les fondateurs d'*Ar Vro*, ne sauraient méconnaître.

En Avant ! Correspondance des « Anciens » du Collège de Lesneven. — Nous avons reçu et lu avec intérêt le bulletin mensuel de Lesneven pour Février. Nous y trouvons une poésie bretonne de belle allure due à M. Yann Alan. C'est la première fois que ce bulletin nous tombe sous les yeux et nous sommes heureux de voir que notre langue n'y soit pas négligée.

Courrier du Finistère. — Notre excellent confrère qui, sans faire de bruit, mais avec persévérance, défend depuis de longues années avec beaucoup d'habileté et de compétence la cause qui nous est chère institue deux Concours de feuilletons bretons, l'un ouvert aux militaires exclusivement et l'autre à tout le monde. C'est là un excellent moyen pour encourager nos écrivains. Nous espérons que ces concours remporteront le succès le plus complet.

Les bardes et poètes nationaux de la Bretagne Armoricale. — M. Camille Lemerrier d'Erm nous prie d'annoncer la prochaine parution de son anthologie bilingue. N'ayant pas encore lu le livre — ce qui est naturellement la condition *sine qua non* d'une critique sérieuse — nous n'en pouvons guère dire beaucoup de choses en ce moment. Toutefois, le talent de M. Lemerrier d'Erm est suffisamment connu pour nous permettre d'espérer un excellent travail.

La préface en est due à M. Anatole Le Braz, elle est, paraît-il, écrite en breton, ce dont nous sommes très heureux. L'ouvrage, d'environ un millier de pages, est mis en souscription à 5 francs. Le prix sera majoré en librairie. Les souscripteurs sont priés d'envoyer sans retard leurs noms et adresses à l'imprimerie Chebrou, 5, rue Yvers, Niort. Les envois seront faits contre remboursement.

Le Droit des Langues et la Liberté des Peuples. — L'adresse de notre collaborateur, M. de l'Estourbeillon, aux délégués de la Conférence de la Paix, en faveur du droit des langues et spécialement de la bretonne, a reçu l'accueil le plus sympathique. Voici les noms des Délégués qui ont aussitôt fait parvenir à M. de l'Estourbeillon, en même temps que leur chaleureuse adhésion, leurs compliments et félicitations : *MM. Sydney Sonnino, Ministre des affaires étrangères d'Italie ; sir Arthur Hug Frazier, de la part du Président Wilson ; le même, au nom du Colonel House, délégué ; M. Bourgeois, Président de la Commission de la Société des Nations ; Lord Robert Cecil, délégué britannique de la Conférence de la Paix ; J. Cambon, ambassadeur, délégué à la Conférence ; Juan Carlos Blamo, ministre de l'Uruguay, délégué ; Milenko R. Vesnich, ambassadeur, délégué de la Serbie ; Klotz, ministre des Finances, délégué ; J. Von Den Houvel, ministre d'Etat de Belgique, délégué ; André Tardieu, député, commissaire général aux Etats-Unis, délégué ; les délégués Polonais, qui ont envoyé une lettre collective d'adhésion et de félicitations.*

M. Vallée a aussi reçu une lettre très chaleureuse de S. E. le cardinal Dubourg pour adhérer à cette adresse.

Honneur mérité. — Nous apprenons avec un vif plaisir que M. Dottin, l'éminent doyen de la Faculté des lettres de Rennes, auxquelles les études et les lettres bretonnes sont si redevables, vient d'être décoré de la Légion d'honneur. Toutes nos félicitations.

Alsace. — Malgré ses promesses, le Gouvernement fait du régionalisme à rebours en Alsace-Lorraine et ne rêve que de sous-préfectures, préfectures, centralisation, etc... Il semble bien que nos frères délivrés du joug boche la trouvent mauvaise ; c'est ainsi que le parti politique le plus fort du pays, le centre catholique alsacien, vient de réunir un congrès où il a été réclamé entre autres choses : l'enseignement bilingue, une administration régionaliste, le maintien des lois sociales et ouvrières.

Une délégation alsacienne-lorraine s'est rendue ces jours-ci à Paris pour entretenir le Président du Conseil de la nécessité de régler sur place les questions locales par les gens compétents du pays. Nous espérons que nos fameux centralisateurs ne vont pas, en laissant libre cours à leur rage de tout chambarder, inspirer des sentiments d'amertume dans les provinces recouvrées.

GRANDE-BRETAGNE & IRLANDE

La situation en Grande-Bretagne est assez sérieuse en ce moment, les mineurs, en particulier ceux du Pays de Galles, réclament des salaires très élevés et des conditions exceptionnelles de travail qu'il est assez difficile de leur accorder actuellement. Grâce à l'action particulière de Mr. Lloyd George, on espère résoudre les questions en suspens d'une manière pacifique.

Le leader irlandais de Valera s'est échappé de la prison de Lincoln où il était détenu sans jugement. On le suppose actuellement à Paris, où vient d'arriver aussi, il y a quelques jours, Mr. Seam O' Ceallaigh, député de Dublin, comme représentant du Gouvernement de la République irlandaise. Ce gouvernement a résolu d'envoyer trois délégués défendre les droits de l'Irlande à la Conférence de la Paix, et réclamer l'indépendance absolue de leur pays.

Aux Etats-Unis, le cardinal Gibbons a approuvé cette demande en disant qu'il ne voyait pas pourquoi l'Irlande serait la seule petite nationalité condamnée ; d'un autre côté, le Président Wilson a déclaré que les rapports anglo-irlandais étaient une question qui regardait l'Angleterre et l'Irlande.

Yan GWIRIONEZ.

CHRONIQUE MARITIME

Brest. — Notre port comme le nègre, continue... à être encombré ; les rails s'accumulent sur les fils de fer, et les sacs de pomme de terre ont remplacé les sacs de grain ; les déchargements de navires s'opèrent avec une sage lenteur et dans les mêmes lacs de boue circulent toujours les nombreux camions-automobiles ou autres. Néanmoins, il est question que des lignes transatlantiques, à passagers, non découragées par l'exemple de notre transatlantique national « France » vont choisir Brest comme port d'escale. Acceptons-en l'augure. Nous aurions aimé cependant voir s'amorcer, dans le même temps, quelques-uns des travaux dont le programme a si souvent été discuté ; malheureusement notre pauvre port est tiraillé entre les administrations diverses qui ont la prétention de le gérer, et, ni les Travaux publics, ni la Marine marchande, ni la Marine militaire n'ont encore réussi à se mettre d'accord sur les moyens d'exécution et de réalisation.

Morlaix — Le long de ses quais déserts, se mire toujours, ironique, la manufacture nationale des tabacs ; — (des fumeurs grincheux se demandent ce qu'on y fabrique). — Les lignes régulières de Bordeaux et de Dunkerque n'ont pas encore repris leurs services tant réclamés par le commerce local ; et, mornes, avec des aspects de potences en retrait d'emploi, les puissantes grues de la Chambre de Commerce attendent les navires. Par ailleurs, une grande société financière, sous le patronage de la Ligue Maritime Française va, paraît-il, transformer en grandissime port les vasières de la rade et gâcher ainsi un des plus jolis coins de notre Finistère ; nous nous en consolons si le résultat est de développer notre commerce régional. Mais, hélas !...

Saint-Brieuc. — Le Légué attend toujours aussi la reprise de ses services réguliers et nous avons toujours présent à l'esprit, l'exemple de la douce sollicitude que nous a témoignée notre Marine marchande, en nous envoyant, pour remplacer nos coutumiers vapeurs, un navire trop long pour les écluses du bassin à flot. — Exemple remarquable d'un esprit de décision où la promptitude se mêle au souci de bien faire.

Lorient. — La fortune de notre port est sans aucun doute assurée ; la pêche au chalut est à l'ordre du jour et nous ne saurions trop nous en féliciter puisque nous allons avoir, grâce à cet engouement actuel, les ressources financières nécessaires pour améliorer ce qui existe et pour faire des installations vraiment modernes. On nous parle d'un frigorifique colossal, d'installations à créer, etc... Rendons grâce à la faveur gouvernementale et prions les dieux immortels qu'elle n'aille pas jusqu'à vouloir faire exploiter par l'Etat les industries de pêche qui vont se créer.

Cancarneau. — Les usines se préparent avec ardeur à reprendre leur fabrication et à augmenter leurs relations commerciales ; mais jusqu'à présent elles ne peuvent que former des souhaits dont la réalisation ne paraît pas proche en raison de l'impossibilité où elles se trouvent d'assurer les transports de leurs produits. La démobilisation permet aux pêcheurs de commencer à reprendre l'armement des flottilles et il ne nous reste qu'à souhaiter que la saison leur soit favorable, et que, la liberté enfin rendue aux transports par mer, nos populations des côtes, si éprouvées par la guerre, puissent voir leurs industries reprendre un nouvel essor.

Avis. — Le numéro de ce mois paraît exceptionnellement sur 32 pages. Nos lecteurs apprécieront cet effort de notre part pour améliorer, malgré le coût du papier notre revue et ils voudront, en la propageant autour d'eux et en nous procurant des abonnements, nous faciliter les ressources nécessaires pour continuer le plus souvent possible ce supplément de pages.

Ainsi que nous l'avons indiqué dans nos numéros de propagande, ceux qui ne veulent pas s'abonner à *Buhez Breiz* sont priés de vouloir bien nous retourner les numéros qu'ils ont reçus, surtout le n° 2 qui est complètement épuisé avant le 20 de ce mois. Passé ce délai, nous enverrons à tous ceux qui ont conservé nos numéros une traite postale augmentée des frais de recouvrement.

RAZ AR PORZ.

LE GÉRANT : A. LAJAT, IMPRIMEUR, MORLAIX (FINISTÈRE)

WORMS & C^{ie}

Armateurs

34, Quai de l'Ouest - BREST

Service entre *Bordeaux, Nantes, Brest, Le Havre, Boulogne, Dunkerque, Anvers.*
Services côtiers *Brest, Audierne, Douarnenez, Concarneau, Lorient, Consignation, Transit, Manutention*
Pour tous renseignements, s'adresser à Brest, 34, Quai de l'Ouest.

Apprenez à parler et à écrire correctement
VOTRE langue et achetez :

LA LANGUE BRETONNE EN QUARANTE LEÇONS

par François Vallée, 5^e édition, revue et augmentée, 3 fr., 3 fr. 25 franco. Méthode *simple, pratique et rapide.* Imprimerie St-Guillaume, St-Brieuc, et chez tous les libraires de Bretagne.

Un exemple à suivre en Bretagne
P. Mocaër

L'Enseignement bilingue au Pays de Galles

avec préface de J. Loth

Professeur de Cellique au Collège de France

Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue

L'UNION AGRICOLE & MARITIME

Organe Régionaliste Breton paraissant le dimanche.
Publie de nombreux articles en breton et d'intérêt régionaliste.

Directeur : Léon Le Berre, Quimperlé.

Abonnements ; (1 an) 5 fr. Finistère et départements limitrophes : 6 fr. Autres départements : 7 fr. Colonies et étranger : 11 fr.

*Aveit diskein er BREHONEG,
Aveit diskein er len, aveit diskein er skriù,
n'en des livr erbet guel eit*

LE BRETON USUEL

groeit get LOUZ HERRIEU
Gramér, roll-girieu ha devizeu. 8 rel ha deu
vlank dré er bost. Eil er havuit, skriùet de
Vurèù DIHUNAMB, 54, Rue de la Comédie,
Lorient.

POUR TOUTS TRAVAUX D'IMPRIMERIE

Éditions, livres, brochures, imprimés de
commerce et de publicité

Adressez-vous à

L'IMPRIMERIE LAJAT

31, Rue des Fontaines - MORLAIX

et vous aurez satisfaction

*Si vous voulez être au courant du mou-
vement régionaliste breton, lisez :*

LA QUESTION BRETONNE

Régionaliste et Nationaliste
par P. Mocaër

Prix, 0 f. 50 ; franco, 0 f. 55. S'adresser à la Revue.

AR BREZEL, (Notennou diwar-benn
ar Gelted koz) gant MEVEN MORDIERN hag
ABHERVÉ.

Y RHYFEL (Nodiadau am yr hen Gel-
tialid) wedi ei gymreigio gan P. MOCAER
a D. RHYS PHILLIPS.

TEXTES BRETON ET GALLOIS
Prix, 1 f. 50 ; franco, 1 f. 60. S'adresser à la Revue.

KROAZ ar VRETONED

Gazeten sizuniek skrivet pen-da-ben e brezoneg.
Embannou kemwerz ha koumananchou :
an ao. H. Miard, 27, bali Charner, Sant-
Brieg, a zigemer ané.

Prij ar c'houmananchou : 16 real ar bloaz
evit Breiz ha Bro-C'hall ; 2 skoed evit ar
broiou estren.

CRÉDIT LYONNAIS

Capital 250 millions entièrement versé

AGENCES DE BREST ET DE MORLAIX

Toutes opérations de Banque et de Titres

LOCATION DE COFFRES-FORTS